

l'approche des grands cataclysmes politiques qui vont détruire l'organisme social, même mépris du danger, même raffinement d'existence. Les Burgondes sont maîtres de Lyon, les Huns, les Vandales, les Suèves, les Wisigoths envahissent et saccagent toutes les provinces gauloises, l'empire romain change de César presque chaque année et, malgré tant de sujets de tristesse, Sidoine fait le panégyrique des empereurs, rime des vers, écrit des lettres destinées à être publiées, et, lorsque contraint d'abandonner sa femme et les siens, il devient évêque de Clermont, sa parole et sa plume font de lui le premier des prélats de l'époque.

La lettre que nous allons étudier, comme toutes celles qui nous sont parvenues de ces siècles reculés, ne porte aucune date. Toutefois on peut la placer entre 463 et 468, dans la période la plus calme de la vie de son auteur. C'est, en effet, en 457 qu'il se retira à Lyon après la disgrâce et la mort d'Avitus, son beau-père ; en 462, il est rappelé à Rome, nommé comte et sénateur ; en 468 il commença la publication de ses ouvrages et en 471 il devint évêque. Rien donc dans ces lignes qui trahisse l'inquiétude, leur but est d'ailleurs de décider le cher Domitius à quitter l'Ombrie pour venir goûter auprès de lui un repos champêtre :

« Tu me querelles de ce que je suis à la campagne, dit le début de cette lettre, lorsque je pourrais plutôt me plaindre de te voir aujourd'hui retenu à la ville. Déjà le printemps fait place à l'été et le soleil remontant vers le tropique du Cancer s'avance à grands pas contre le pôle septentrional. Pourquoi te parler ici de notre climat ? Le créateur l'a placé de manière à ce que nous fussions exposés aux chaleurs de l'Occident. Que dire de plus ? Le monde est en feu, la glace fond du sommet des Alpes et la sécheresse entr'ouvre partout le sein de la terre. Les gués n'ont plus d'eau, le limon se durcit sur le rivage, les champs ne présentent que poussière, les ruisseaux languissants ne se traînent plus qu'avec peine et la chaleur fait bouillonner les ondes. Chacun sue maintenant sous la toile, ou sous la soie ; mais toi, enveloppé dans un manteau qui recouvre d'autres habits, cloué de plus au fond d'une chaire dans le municipe de Camérino, tu expliques en bâillant à tes disciples, aussi pâles de chaleur que de crainte : Ma mère était de Samos !... Hâte-toi donc si tu tiens à ta santé de te soustraire aux rues étroites de ta ville, où l'on ne peut respirer et de venir